

Notre vie d'enfant est donc marquée par une grande ferveur religieuse et beaucoup d'application en classe. Nous rendons aussi des services à nos parents car toutes les mamans sont occupées tous les jours d'été par les travaux féminins dans les vignes; A la nuit tombée, les vigneronnes rentrent à pied avec le reste de leurs provisions de paille humectée ou les paquets de joncs qui ont servi à attacher les sarments des vignes au fil de fer au printemps ou encore les branches qui ont poussé au début de l'été. Nous, les petites filles, nous épluchons les légumes de la soupe et nous nous amusons en faisant le ménage de la maison.

Mais les maladies frappent les jeunes enfants en cette période, beaucoup de bébés meurent précocement de méningite, de fièvre typhoïde ou de diphtérie, même les enfants de dix à douze ans sont victimes de ces épidémies, nous sommes très frappés par ces décès, nous assistons aux enterrements, en groupe, précédés de la bannière de la sainte enfance. Nos parents ont très peur pendant ces épidémies et je me souviens que maman m'avait suspendu au cou un petit sac de camphre qui avait une odeur fort désagréable. Les adultes ne sont pas épargnés; c'est surtout la tuberculose qui les frappe, il arrive même que plusieurs frères adolescents meurent à quelques mois d'intervalle. On ne parle pas de cancer mais on n'explique pas bien certains décès, on dit alors "pauvre homme, il a eu le sang tourné". Heureusement les crises d'appendicite sont reconnues à cette époque et ce n'est pas sans appréhension qu'on se fait opérer aux Hospices de Beaune où les religieuses ont encore le costume de la fondatrice de l'ordre des soeurs hospitalières. Il paraît qu'au cours de cette opération on fait mettre au malade de longs bas blancs mais pour nous les enfants de cette époque, nous sommes absolument terrorisés. C'était pourtant un grand progrès car on mourait autrefois de l'appendicite. C'étaient, paraît-il, les coliques de *miserere* et elles étaient fatales.

A cette époque, le ronronnement tranquille d'un moteur d'avion nous faisait toujours lever la tête et nos yeux recherchaient dans le ciel le biplan qui exécutait parfois quelques acrobaties. Il y avait même à l'aérodrome de Beaune des fêtes d'aviation où nous nous rendions avec enthousiasme, je crois même me rappeler d'un accident qui s'était produit à l'atterrissage en bordure de terrain. Un jour, nous nous précipitons sur la route d'Autun car, de bouche à oreille, on apprend le passage d'un ballon dirigeable allemand: le Zeppelin, un gros cigare à la carrosserie argentée. Que cet appareil fut allemand me donna une certaine appréhension, on avait déjà tellement peur des techniques allemandes et des menaces pour la France.

Dans ces années 36,37,38, tous les foyers ont acquis un poste de TSF, les nouvelles arrivent donc par la voix des ondes mais on aime bien, aussi, écouter les "Radio-crochet" où les amateurs chanteurs essaient de diffuser leurs talents s'exposant au gong qui sanctionne les fausses-notes et j'entends encore les ritournelles réclame qui offrent le spectacle auditif. "Monsavon, Monsavon, Monsavon -- au lait! "

En 1938, le curé de notre paroisse annonce au groupe de filles dont je fais partie qu'on a prévu, pour nous, un voyage à Lourdes en train. Quelle joie! Que de recommandations nous feront nos parents! "Ne te penche pas à la portière, fais bien attention!". Nous avons eu beaucoup de plaisir pendant ce séjour agrémenté d'excursions. Selon les sensibilités, on se rappelle, avec infiniment d'émotion, le premier spectacle de l'océan à Biarritz ou le premier contact avec la montagne car nous avons été émerveillées, à Cauterets, par la vue des cascades dévalant la montagne. Nous avons beaucoup marché et trouvé que la voyage était long, il me semble encore entendre les vibrations du train sur le pont métallique traversant la Gironde.

En somme, nous étions heureux en cette année 1938, les agissements du turbulent voisin Hitler, chancelier allemand ne préoccupaient guère les jeunes de 13,14 ans. Cependant, dans nos familles, nos pères guerriers de 1914-18 nous avaient souvent conté les horreurs qu'ils avaient vécues vingt ans plus tôt. Combien de fois ai-je tremblé quand mon père évoquait la reprise des forts de Vaux et Douaumont, cette vie dans les tranchées où il n'était pas question, en dehors des attaques, de montrer sa tête sous peine de mort. C'était vrai, la guerre nous faisait peur et pourtant je n'avais pas pris conscience du danger quand Hitler avait annexé l'Autriche. En cette fin d'été 1938, on parle beaucoup de la Tchécoslovaquie et du territoire des Sudètes, les bruits de guerre sont de plus en plus intenses et un après-midi les affiches blanches barrées de tricolore annoncent le rappel de certains fascicules. Tous les jeunes hommes craignent le départ pour leur centre de mobilisation. Ce fameux tremblement que je ne pouvais maîtriser au cours des récits de guerre, me reprend à nouveau.